

LE QUÉÂTRE DU CRIME

Publication à usage unique. Dernière année. Ne pas lire. « Le crime le plus grave, le plus impardonnable, est le crime contre la pensée. » sens-commun

Rebondissements dans l'affaire de la « maison » Gallimard

TRAGIQUE MEPRRISE

NOTRE ENQUÊTE, rondement menée, se poursuit, depuis le dernier épisode relaté dans le précédent numéro du *Quéâtre du Crime*, nous conduisant à d'inquiétantes conclusions provisoires.

Nous invitons le lecteur scrupuleux à ne se rendre jusqu'à la fin de cet article qu'en appliquant les règles de sécurité les plus strictes. Toutes les précautions devront être prises, pour éviter de plus amples dommages, et surtout de nouvelles victimes.

Quoi qu'il adviene, la rédaction du *Quéâtre du Crime* déclinera toute responsabilité, mais aussi dans l'inexorable issue d'une fin certaine. Prochainement dans le *Quéâtre du Crime*.

Mais ne brûlons pas les étapes. Elles ont une à une leur intérêt et nous les examinerons avec la froideur du scientifique livré à un monde inconnu et hostile, mais décidé à tirer au clair toutes ces nouvelles variétés d'événement qui auraient l'audace invraisemblable de se dérober à de saines, claires explications que tout lecteur de ton envergure est en droit de réclamer d'une publication de bonne tenue.

Et en premier lieu, de ne pas faire de la littérature pour faire de la littérature. Autrement dit crâment, du bla-bla. Nous n'irons donc pas par quatre chemins sur les pas du criminel, de l'ennemi, que nous nommerons tout de go, le désignant à la juste vindicte de ton impartial discernement.

Voilà les faits. Enfin t'exclamera-tu peut-être, impatienté par ce long préambule, que nous ne prendrons plus le temps désormais de justifier par des éclaircissements qui soustrairaient le corps même d'une information directe à une présentation concise, simple, immédiate.

Te voilà donc, tu l'as désormais compris par ces quelques mots, en *live* avec la rédaction du *Quéâtre du Crime*, là parmi nous, au moment même où l'info encore toute palpitante tombe sur le marbre impavide de nos bureaux.

Selon nos informateurs les mieux accrédités, toute la malheureuse affaire de la « maison » Gallimard aurait eu comme ori-

gine, nous en sommes désormais quasiment sûrs et certains, un malentendu fatal.

On aurait confondu, faut-il être bête, décérébré même, épicerie fine et fine pensée. Il aurait été imaginé que la littérature est une sorte de gastronomie destinée à l'intelligence, avec ses recettes, ses ingrédients, ses plats du jour et ses Grands Classiques, indémodables à l'instar du boeuf en daube et de l'oeuf mimosa, qu'on allait pouvoir resservir dûment préservé dans des récipients très pratiques à cet effet, dénommés livres, desquels la plâtrée pouvait se réhydrater, se réchauffer ou se glacer, selon le genre, d'un grand coup de couverture.

Et le résultat fut hautement dramatique. En témoigne au premier chef la rédaction, insupportable depuis le début, de cet article, verbeux, arrogant et stupide, ricanant, d'une insolence, d'une impertinence abjecte.

Le produit typique d'un esprit baigné dès la plus tendre enfance aux eaux de cuisine bourbeuses de la « maison » Gallimard.

Quel meilleur témoignage apporter à la perpétration d'un crime auquel rien, ou presque, n'apportera de rédemption ?

Comment oublier ces générations de pédagogues, répandant sur les nouvelles têtes innocentes l'obligation d'ingurgiter cassoulet La Fontaine, consommé Zola, pâté Molière et veau Hugo, choucroute Sollers et Anouilh au fenouil, fourguant du Gallimard par brassées ?

Sait-on le rôle que jouèrent d'atroces entrepreneurs de la culture gallimardienne, mettant les potaches dans la purée du chef et le potage « maison » dans les esprits, tels que Denis Huysman ?

Nous connaissons ce vieillard horrible et sa fortune, de réputation. Le reste nous l'ignorons, mais une pointe d'iceberg en dit long sur son volume caché.

Tant mieux, si nous n'en savons pas davantage, de ce qui se devine trop aisément hélas, nous qui pourrions bien faire les manchettes d'un prochain numéro du *Quéâtre du Crime*, dans le rôle du cadavre, après celui de l'éclaté culturel.

Mais qu'importe. L'info avant tout, nous ne

révélerons que des faits attestés par la méticuleuse autopsie de nos propres expériences vécues.

La « maison » Gallimard, comme toute l'édition française qu'elle domine tel l'Olympe, a construit sa réputation sur la stature immense supposée de grands génies incroyables de la Littérature Française. Indépassables modèles, piliers d'un temple sacré. Des sortes de dieux.

Nul n'a jamais failli depuis à ses genuflexions devant l'autel, sans le payer du prix d'une éviction, d'un exil à perpétuité du monde des GRANDS. Sans être rayé de ses listes pour l'éternité.

Où diable trouvons-nous l'audace de nos paroles sacrilèges, de notre impiété fondamentale ? Comment avons-nous le front de nous en prendre aux prêtres du culte, à ses pures vestales, et sur le ton même qui collabora (de l'Opéra) à l'édification de ses plus hauts, de ses plus vénérés portiques ?

Curieusement, les temps tourment curieusement et nous ne craignons pas les foudres du Jupiter du confit de cerveau gras.

Et même, nos intuitions prodigieuses ces temps-ci, nous laissent entendre que le colosse va se ramasser comme le reste, et qu'il importe de se demander comment soustraire au désastre tant de si beaux textes utiles, noyés dans les ordures, et recyclés comme elles, parce qu'il y en a bien sûr. L'usurpation s'était toujours du vrai pour faire régner le faux.

Puis nous n'avons pas peur de l'exil du Walhalla des lettres. Il nous a été prononcé d'office. Automatiquement. On n'en voudrait même pas, de la place sur l'étagère où s'aligne en rang d'oignons tout ce sublime à la façon des pots de confitures à l'ancienne, si coquettement étiquetés.

Enfin, ayant fait toutes les conneries, pourquoi esquiverions-nous celle-ci, la meilleure peut-être ?

On nous dira : vous délirez, Gallimard se saigne depuis toujours pour la vraie culture française. Mais ce qui prouve le mieux nos dires, c'est la subtile, la discrète atmosphère de terreur qui environne Gallimard,

et qui voudrait qu'on la prenne pour une imposante grandeur, un hiératisme suprême, et même modeste, avec sa petite porte rue Sébastien Bottin. Ben voyons.

Mais ce que nous écrivons là, tout le petit monde de l'édition française le sait pertinemment, pour s'être coulé à quatre pattes sous cette porte. C'est le seul secret de Polichinelle qui ne paraîtra jamais à la NRF, et pour cause. Pourtant, cela n'aurait aucune conséquence puisque plus rien n'est lu, il n'y a peut-être plus que chez Gallimard qu'on l'ignore encore.

L'ÉDIFICE GALLIMARD qui du 19^e siècle a tardivement pérennisé l'ambiance « Char de l'Industrie mené par le Commerce » chère aux allégories boutiquières croulant sous le poids d'une graveleuse composition, laissa judicieusement aux auteurs le soin de graver le marbre de son immortalité.

Le fait qu'il ait forcément fallu un commerçant pour vendre les livres, a introduit un faux jour bien typique du négoce, et qui révèle, dans le cas du crime qui nous occupe, une de ses caractéristiques essentielles sur laquelle nous n'épilouignons rompât. Ce sot Crate nous comprendra, qui avait ses raisons de craindre la transmission écrite. Avec les idées, on comprend qu'il ait fait mine de s'en inquiéter!

Mais ce fourvoisement, cet égarement malencontreux se sont produits et nous ne pourrions pas plus revenir là-dessus que sur la décapitation de Louis Seize.

FAUT-IL DÉCAPITER ANTOINE GALLIMARD? Voilà un homme qui n'a pas plus de responsabilités à tout ça que le monarque légalement assassiné, à la Royauté. On n'en est plus là, et ce type de littératurocratie n'en serait pas symboliquement abolie.

N'émoussons pas nos guillotines pour si peu. Comme on aurait dû laisser Louis à ses serrures, laissons Toto à ses yachts, qu'on remplacera simplement par des modèles à l'échelle réduite, plus adaptée.

BEAUCOUP PLUS PLAISANT, nationaliser Gallimard et faire de ce nom un nom commun, au même titre qu'avec Poubelle, Silhouette et... Guillotin. Un synonyme d'éditer. Tout de même un beau destin pour une maison commerciale qui s'est consacrée si longtemps à la littérature, de laisser ainsi son nom dans l'histoire. Elle saura fêter l'événement à sa manière, n'en doutons pas.

On gallimardera alors son nouveau livre en mode numérique ou sur papier, ou bien, comme moi, on s'autogallimardera, une bonne solution.

Les textes numériques détenus par l'éditeur Gallimard tomberont alors dans le domaine public. Comment vivront les auteurs, nous rétorquera-t-on? Comment vis-je? Comment vécurent Rimbaud, Artaud, Sadaud, Jarryaud, Nietzscheud et tant d'autres salauds tout chauds? Toujours de la souris verte, qui courait dans l'herbe, presque jamais de leurs livres. Les droits des vrais auteurs ont toujours été misérablement payés, puisqu'au régime automatique, ce sont la plupart du temps les moins lus - ou qu'ils n'ont, sont-ils tête en l'air, pas

nrfés

assez longtemps survécu pour les percevoir et que c'est surtout l'économie du livre qui se rembourse avant.

On nous objectera les droits cinéma-spectacle. Belle activité que celle qui guigne les revenus d'une autre. Le roman considéré comme du scénario.

La littérature en tant que sourde muette, incapable de s'exprimer ou de se faire comprendre, et qui sollicite la traduction, l'interprétation par le film? Mais non, mais non, « adaptation », bien sûr, tout est sauf! Mais adapter quoi, à qui, et pourquoi faire au juste?

À quel moment a-t-on oublié que la fiction linéaire classique telle qu'elle s'est figée en canon dans le « cinéma » (et dans la littérature scénarisante, typiquement la littérature logicielle américaine) n'est que l'oeuvre aboutie du roman européen du dix-neuvième siècle? Donc rien de proprement cinématographique, juste de la vieille littérature feuilletonnière, laquelle valait encore mieux que ça.

On voit donc les plus beaux efforts que tente la littérature aujourd'hui (pourrait mieux faire cependant) pour s'extirper des sentiers battus du narratif galvaudé, être ravalés au rang de maladdresses qu'il faut corriger par le film, lequel est un acte haineux de coerci-

tion antilittéraire pure et simple, plus du tout le projet à la fois tâtonnant et définitif des frères Lumière. Le cinéma s'est fixé dans un tout autre nouveau vague, très arrêté, comme on dirait du poisson.

POURTANT en littérature moderne comme en film, avec les pratiques de narration, il ne s'agit ni d'une simplicité, ni d'une évidence, mais de contorsions qui voudraient passer, dans le défaut de leurs proportions et de leurs perspectives, qui leur permet d'aller jusqu'à présenter faussement des idées justes, pour de l'immédiat, du dépouillement.

D'où aussi l'impression d'un « progrès » en art hâtif narratif, qui autoriserait les choses les plus misérables à atteindre, comme par miracle, la perfection. La perfection de la misère parfaite.

Il y a très loin du fantasme de l'histoire éternelle telle qu'on l'a toujours racontée de tout temps, à la construction laborieuse et toujours refalsifiée, par tant de mains, d'un principe narratif qui n'est que récent, arbitraire et qui se démodera tout aussi vite que tous les principes prétendent éternels qui triomphent successivement dans leurs époques respectives.

Et j'aurai pu tout aussi bien écrire le contraire: que perdurent effectivement au travers des moments, un fil conducteur, une forme de tradition. Pourtant, c'est au tournant qu'il faut attendre les choses; alors là seules celles qui furent du meilleur goût contiennent de quoi porter le langage plus loin, pendant que les autres périssent indifféremment. En voilà des mystères! Mais que les choses ne se saisissent pas, voilà leur puissance.

EN BREF et sans aller par qu'éâtre chemins, le roman qui s'est développé pour ne briguer que l'adaptation filmique, n'est plus guère qu'une forme synoptique de la littérature. Quant au cinéma qui n'existe que sur la base de l'adaptation, il n'a rien de proprement cinématographique.

Un nouveau genre hybride s'est créé, qu'il faudra nommer... cinématographie!? Qui ne verra que ce sont les travers et les caractères les plus éculés des deux arts qui s'engloutissent dans toute cette misère si plébiscitée?

Cinématographie fera l'affaire, et désignera indifféremment image ou texte. Que des signes indifférenciables de toute façon, à force de réduction. Nous serons toujours là pour les aider à se raboter davantage.

EN FRANCE TOUT FINIT, ON CONNAÎT LA CHANSON... CHEZ GALLIMARD.